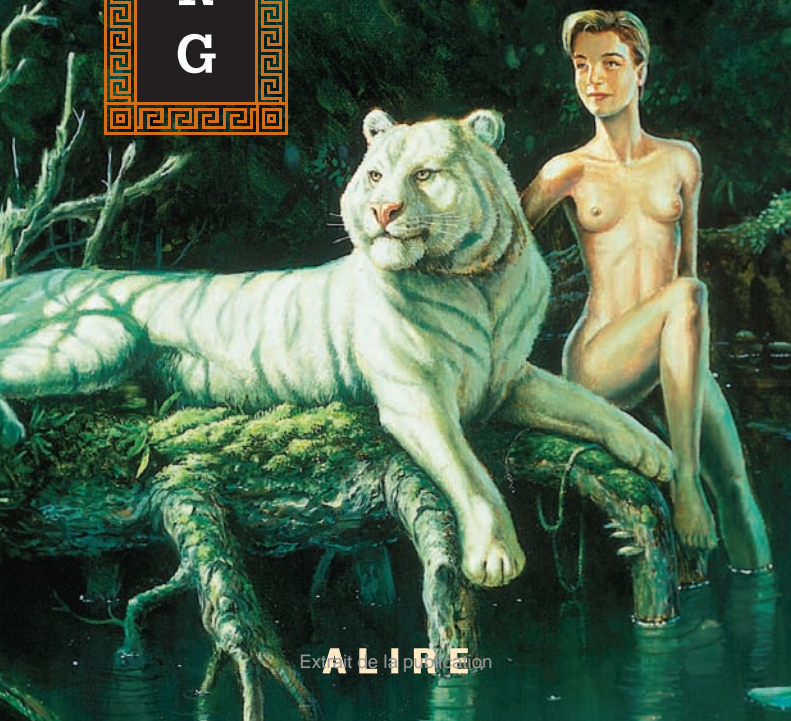


É
L
I
S
A
B
E
T
H

V
O
N
A
R
B
U
R
G

LE SILENCE DE LA CITÉ



Extrait de la publication
ALIRE

À PROPOS DU *SILENCE DE LA CITÉ*...

1982 — PRIX BORÉAL 1982 — PRIX ROSNY-AÎNÉ 1982 — GRAND PRIX DE LA SCIENCE-FICTION FRANÇAISE
--

« UNE ŒUVRE MAJEURE.
DU GENRE QUI SE DÉVORE D'UNE TRAITE ET FAIT
DATE DANS L'HISTOIRE DES THÈMES DE LA SF. »
La Tribune de Genève

« ROMAN FASCINANT, ORIGINAL, À LA FOIS
TENDRE ET DUR [...] ÉLISABETH VONARBURG
VIENT, AVEC CETTE ŒUVRE, DÉMONSTRER TOUTE
L'ÉTENDUE DE SON TALENT. »
Le Soleil

« UN OUVRAGE ORIGINAL D'IMPORTANCE
DANS LE PAYSAGE DE LA SCIENCE-FICTION
INTERNATIONALE GRÂCE À SON TRAITEMENT
DU PHÉNOMÈNE DE L'ANDROGYNE. »
Twentieth Century SF Writers

« IL S'AGIT D'UNE ŒUVRE MARQUANTE.
LE PLAISIR EST ASSURÉ D'EMBLÉE :
L'ACCROCHAGE EST PARFAIT. »
Fiction

ET D'ÉLISABETH VONARBURG...

« AMPLEUR DU SOUFFLE ET DE LA VISION, BOUFFÉE
DE POÉSIE, DISCRET ROMANTISME, SOLIDITÉ DES
INTRIGUES [...] VOILÀ POUR VONARBURG. »
Le Magazine littéraire

« L'ÉCRITURE DE VONARBURG EST
SENSUELLE ET MESURÉE,
MAGNIFIQUEMENT DESCRIPTIVE. »

Isaac Asimov's Science Fiction Magazine

« CE QUI FRAPPE LE LECTEUR CHEZ ÉLISABETH
VONARBURG, C'EST LA LUXURIANCE DES
UNIVERS QU'ELLE NOUS PROPOSE. »

Le Quotidien

« QUI SAIT QU'UN DES MEILLEURS AUTEURS DE
SCIENCE-FICTION DU MOMENT VIT À CHICOUTIMI ?
ELLE S'APPELLE ÉLISABETH VONARBURG. »

L'actualité

« ÉLISABETH VONARBURG
EST UNE FORMIDABLE ÉCRIVAINNE. »

Julian May

« L'ŒUVRE DE VONARBURG A UN SÉRIEUX DONT
EST GRANDEMENT DÉPOURVUE LA SCIENCE-FICTION
AMÉRICAINNE, MÊME PARFOIS LA MEILLEURE. »

Pamela Sargent

« L'ÉCRITURE DE VONARBURG EST D'UNE GRANDE
SOBRIÉTÉ, NERVEUSE, PRESQUE CARDIAQUE, PRÉ-
CISE, LIMPIDE ET, BIEN SÛR, SANS FIORITURES. »

Lettres québécoises

« VONARBURG A UN ŒIL ACÉRÉ POUR LES
SINGULARITÉS PSYCHOLOGIQUES ET ELLE SAIT
PLACER LES DÉTAILS RÉVÉLATEURS ;
ELLE EST CONSCIENTE DES PIÈGES MORAUX OÙ
MÈNENT LES INTRIGUES DE SES ROMANS, ET
L'ABSENCE DU PRÊCHE Y EST ADMIRABLE. »

Interzone

LE SILENCE DE LA CITÉ

DE LA MÊME AUTEURE

- L'Œil de la nuit*. Recueil. (épuisé)
Longueuil : Le Préambule, Chroniques du futur 1, 1980.
- Le Silence de la Cité*. Roman.
Paris : Denoël, Présence du futur 327, 1981. (épuisé)
Beauport : Alire, Romans 017, 1998.
- Janus*. Recueil. (épuisé)
Paris : Denoël, Présence du futur 388, 1984.
- Comment écrire des histoires : guide de l'explorateur*. Essai.
Belœil : La Lignée, 1986.
- Histoire de la princesse et du dragon*. Novella.
Montréal : Québec/Amérique, Bilbo 29, 1990.
- Ailleurs et au Japon*. Recueil. (épuisé)
Montréal : Québec/Amérique, Litt. d'Amérique, 1990.
- Chroniques du Pays des Mères*. Roman.
Montréal : Québec/Amérique, Litt. d'Amérique, 1992. (épuisé)
Paris : LGF, Livre de Poche 7187, 1996. (épuisé)
Beauport : Alire, Romans 026, 1999.
- Les Contes de la chatte rouge*. Roman. (épuisé)
Montréal : Québec/Amérique, Gulliver 45, 1993.
- Les Voyageurs malgré eux*. Roman.
Montréal : Québec/Amérique, Sextant 1, 1994. (épuisé)
Lévis : Alire, Romans 124, 2009.
- Les Contes de Tyranaël*. Recueil.
Montréal : Québec/Amérique, Clip 15, 1994.
- Chanson pour une sirène*. [avec YVES MEYNARD] Novella. (épuisé)
Hull : Vents d'Ouest, Azimuts, 1995.
- Tyranaël*
- 1- *Les Rêves de la Mer*. Roman.
Beauport : Alire, Romans 003, 1996.
 - 2- *Le Jeu de la Perfection*. Roman.
Beauport : Alire, Romans 004, 1996.
 - 3- *Mon frère l'ombre*. Roman.
Beauport : Alire, Romans 005, 1997.
 - 4- *L'Autre Rivage*. Roman.
Beauport : Alire, Romans 010, 1997.
 - 5- *La Mer allée avec le soleil*. Roman.
Beauport : Alire, Romans 012, 1997.
- La Maison au bord de la mer*. Recueil.
Beauport : Alire, Recueils 037, 2000.
- Le Jeu des coquilles de nautilus*. Recueil.
Lévis : Alire, Recueils 070, 2003.
- Reine de Mémoire*
- 1- *La Maison d'Oubli*. Roman.
Lévis : Alire, Romans 085, 2005.
 - 2- *Le Dragon de Feu*. Roman.
Lévis : Alire, Romans 090, 2005.
 - 3- *Le Dragon fou*. Roman.
Lévis : Alire, Romans 095, 2006.
 - 4- *La Princesse de Vengeance*. Roman.
Lévis : Alire, Romans 100, 2006.
 - 5- *La Maison d'Équité*. Roman.
Lévis : Alire, Romans 101, 2007.

LE SILENCE DE LA CITÉ

ÉLISABETH VONARBURG



Extrait de la publication

Illustration de couverture : JACQUES LAMONTAGNE

Photographie : ÉLAINE BRODEUR

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageeries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLS S.A.

ZI. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum Benelux S.A.

Fond Jean-Pâques, 6, B-1348 Louvain-La-Neuve
Tél. : 00 32 10 42 03 20
Télécopieur : 00 32 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com

Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

1^{er} dépôt légal : 3^e trimestre 1998

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

© 1998 ÉDITIONS ALIRE INC. & ÉLISABETH VONARBURG

10 9 8 7 6 5 4^e MILLE

À Jean-Joël, qui voulait de la lecture.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE	1
DEUXIÈME PARTIE.....	97
TROISIÈME PARTIE	149
QUATRIÈME PARTIE.....	225

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

La première version de ce roman est parue en 1981 aux Éditions Denoël, coll. Présence du futur 327. La présente édition propose une nouvelle version qui en constitue la version définitive.

PREMIÈRE PARTIE

1

Elle ne savait pas qu'il pouvait mourir.

Il avait une peau brune toute ridée, une masse de cheveux blancs toujours en désordre, des yeux bruns qui souriaient au fond de leur réseau de rides ; ou bien c'étaient les rides qui souriaient. De toute façon, on ne pouvait pas dire s'il souriait en regardant sa bouche : il avait trop de moustache. Grand-Père. Elle l'appelait Grand-Père.

Elle ne savait pas que c'était un homme-machine.

Elle n'avait presque jamais besoin d'utiliser son bracelet de communication. Elle avait perdu sa poupée, elle était tombée, Gil ou Marianne lui avaient fait mal en jouant, ou elle s'était disputée avec eux, et il surgissait avant même qu'elle ait vraiment eu le temps de se mettre à pleurer. Il parlait, ou il ne disait pas grand-chose, mais il était toujours là quand il le fallait vraiment. Elle ne savait pas bien pourquoi, mais quand il sentait le tabac, ou l'herbe coupée, et que sa moustache était jaunie, il était davantage... là. Elle sentait très bien, alors, s'il était gai, ou sérieux, ou préoccupé – mais toujours comme il l'aimait. C'était *Grand-Père*.

Elle ne se rappelait pas avoir appris ce nom, pas plus qu'elle ne se rappelait avoir appris le sien. Il n'en avait jamais porté d'autre, comme elle avait toujours été Éliisa. Les noms qu'elle avait appris, c'étaient tous les autres : Papa, Séréna, Sibylle, Mario, Maxime, Jean, Christine, Gil, Marianne, Andréas, Pierre, Sandra... Le soir avant de s'endormir, elle récitait à haute voix les noms de tous les gens qu'elle connaissait dans la Cité, et quelquefois des voix lui répondaient, jamais les mêmes, flottant dans la pénombre depuis la grande colonne vaguement lumineuse qui occupait le milieu de la chambre, et elle les emportait avec elle dans le sommeil, comme un talisman.

Grand-Père, elle ne lui disait pas bonsoir de cette façon : c'était toujours lui qui la mettait au lit. Avec le temps – plus tard seulement elle y reconnut des années : “ J'avais trois ans, cinq ans... ” – certaines voix se turent et leurs propriétaires disparurent du paysage de la Cité : Mario, Jean, Christine... « Ils sont partis », dit Grand-Père ; au bout d'un moment, Éliisa s'enhardit jusqu'à demander : « Ils reviendront ? ». Grand-Père sentait triste, ce jour-là. Il parut hésiter, puis, les yeux plissés d'un sourire, mais sans sourire, il répondit : « Non, ils ne reviendront pas. »

Mais il ne lui avait pas dit qu'il partirait aussi.

2

La sentinelle n'essaie même pas de l'arrêter : avec un cri étranglé, l'homme se jette par terre, la tête dans les bras ; sa lance heurte avec un bruit métallique la carcasse de pelleteuse près de laquelle il était embusqué. Le bruit a alerté les autres : les voix se taisent. Un chuintement sifflant : de l'eau qui se vaporise au contact de braises. La lumière du feu s'éteint. Cela ne change rien à la vision infrarouge de l'ommach : les formes des hommes sont toujours là, dressées, les armes à la main, et les silhouettes des femmes et des enfants qui courent se mettre à l'abri en silence.

Le phare frontal, pleine puissance, maintenant.

La violente lumière blanche fige un instant toutes les silhouettes, avec au premier plan un petit homme trapu, un bras levé devant les yeux. L'intensité de la lumière diminue. Les hommes baissent leurs armes, encore aveuglés. Un de ceux qui se trouvent à l'arrière-plan, un homme assez âgé, s'avance et fait le signe de la soumission : lance à plat sur les deux mains tendues, ouvertes.

Avancer la main, la poser sur le manche. Les muscles tressaillent dans les maigres bras tendus du vieil homme, son visage se crispe. Doucement. Bien qu'il ne soit pas mauvais que ces ommachs aient la main un peu lourde...

Un coup d'œil circulaire : les hommes, une douzaine, ont reculé vers le groupe des femmes et des enfants ; les armes ont disparu. Le feu noyé dégage une vapeur épaisse. *Laser*. La vapeur augmente brièvement, se dissipe, le bois de nouveau sec s'enflamme. Les hommes et les femmes se rapprochent un peu plus les uns des autres.

« Que demande l'ommach ? » La voix du vieux chef essaie de ne pas trembler.

« Rassemblez les enfants. »

Les yeux du vieil homme s'agrandissent ; il reste un moment immobile. *Augmenter la lumière du phare frontal. Et un peu de rouge dans les yeux, en dessous, pour faire bonne mesure.* Le vieil homme baisse la tête et se tourne vers le reste de la tribu : « Amenez les enfants. »

Des femmes s'avancent, les épaules courbées, tirant et poussant les enfants qui s'accrochent à leur tunique. Pas un cri, pas un gémissement. Trois bébés seulement, qui dorment sur le dos de leur mère. *Huit enfants, non, onze avec les bébés. Pas mal. Une trentaine de femmes seulement. Ils doivent éliminer l'excédent de filles, eux aussi. La tendance se généralise, on dirait.*

Avec des yeux terrifiés, le petit groupe muet des femmes et des enfants regarde s'approcher l'ommach ; le plus jeune des enfants doit avoir quatre ans, le plus vieux une dizaine d'années.

« Déshabillez-les. »

Les enfants se laissent faire comme des poupées de son, sans quitter l'ommach des yeux. Un bruit d'étoffe déchirée, une voix enfantine qui proteste, une gifle. *Trois garçons. Apparemment normaux. Ces femelles du Nord ont un bon rendement. Mais combien de filles ont été éliminées ? Et combien de naissances anormales ? Les pourcentages augmentent constamment. Les effets du virus ne sont pas près de disparaître. Le point de stabilisation ! Desprats rêve en couleurs. On n'a même pas atteint le creux de la courbe...*

Le premier garçon pousse un cri de douleur et de surprise quand l'ongle tranchant de l'ommach lui ouvre la peau du front. Il porte une main à son visage,

la retire rougie et continue à crier d'une voix plus aiguë. La main d'une femme le bâillonne. Le deuxième enfant est une fille ; elle aussi crie lorsque l'ongle de l'ommach lui entaille le front. Le dernier enfant, le plus vieux des garçons, redresse la tête et regarde fixement l'ommach ; il ne baisse pas les yeux quand le doigt coupant s'approche de son front. Certains des enfants essaient d'essuyer le sang qui commence à leur couler dans les yeux.

« Non ! » La force de la voix de l'ommach les fait sursauter, leurs mains retombent. Au bout d'une minute la coupure ne saigne plus chez la plupart. Le sang s'est déjà coagulé chez le plus jeune des garçons, et trois des filles. *Excellent.*

« De l'eau. »

Une femme se précipite, revient avec un chiffon mouillé, le tend à l'ommach, les yeux baissés. Le front lavé de deux des filles montre la coupure bien nette, et qui se remet à saigner un peu ; sur le front de la fille et du garçon qui restent, la blessure est déjà refermée. Un balayage rapide au scanner montre que les cellules sont en train de se reconstituer.

« Qui sont les mères de ces enfants ? »

Le groupe des femmes s'écarte de l'une d'elles, la laissant au milieu d'un grand espace vide. *Tous les deux ? Frère et sœur... Tant pis.*

« Et le père ? »

— Hanse ! » appelle le vieux chef. Un homme s'approche, avec des cheveux tout blancs. Il est jeune, cependant, guère plus de vingt-cinq ans.

Les enfants sont bruns. Dégénérescence chez le père ? Il faudra surveiller ce trait. L'ommach se tourne vers les deux enfants qui se tiennent serrés l'un contre l'autre et leur tend à chacun la capsule du traceur : « Avalez ceci. » Ils s'exécutent, les yeux écarquillés ; l'ommach enregistre le signal sonore

indiquant que la capsule s'est fixée à la paroi de l'estomac.

« Hanse et la femme viennent avec moi. » La femme avance, poussée par les autres ; l'homme hésite, la lance à moitié levée. « Ce n'est pas pour très longtemps. »

La tribu reste immobile tandis que l'ommach s'éloigne avec l'homme et la femme ; un des enfants s'est mis à pleurer en voyant sa mère partir. Personne ne le fait taire. Arrivé au moddex, l'ommach attache l'homme et la femme sur leur siège, les endort, et démarre.



Paul enclenche l'automatique et se renverse en arrière avec un soupir tandis que les écrans s'éteignent ; d'ici une heure, les spécimens arriveront à la Cité.

Il demeure un moment immobile dans le fin réseau de fils qui recouvre sa tête et son corps, puis détache une à une les électrodes : les yeux du robot, le nez, les oreilles, la voix du robot ; les mains du robot, ses jambes... Comme d'habitude il se sent un peu vide, un peu mou, amputé de ce corps plus puissant que ne le sera jamais le sien, et pourvu de sens qu'il ne possédera jamais. Dans ces moments-là il peut presque comprendre ceux qui dans la Cité ne vivent plus que par l'intermédiaire des robots... Il se lève, il s'étire. Combien parmi les tribus croient vraiment que les ommachs sont des êtres surnaturels ? De plus en plus sans doute, à mesure que le temps passe et que s'effacent les souvenirs de la civilisation morte. Les hommes-machines. Combien à la surface savent encore ce que signifie le nom que

leurs ancêtres, plus perspicaces qu'eux, ont donné aux robots des Cités souterraines ?

Plus perspicaces, vraiment ? Paul sourit à son reflet pâle, dans le plasverre vide des écrans. "Machines" : un abracadabra rassurant pour éloigner la terreur. Non, les tribus primitives d'aujourd'hui sont bien plus lucides : elles voient la réalité du cauchemar matérialisé par les hommes du Déclin, elles voient la force brute au travers des déguisements technologiques, la volonté humaine de puissance élevée au statut de divinité. *Les primitifs sont imbattables sur les questions spirituelles : ils vont droit à l'essentiel, ils vous sentent le symbole à cent lieues...*

« Eh bien, Paul, les dieux ont encore visité les mortels ? »

Sans se retourner, il finit de déconnecter le réseau d'électrodes. Une question rhétorique, il le sait : Marquande a tout suivi sur ses propres écrans, sinon elle ne serait pas là, elle ne serait pas venue l'aiguillonner.

La voix se rapproche de lui : « Ça en fait combien, depuis que tu as trouvé les premiers, quatorze ? Quinze ? Tu cherches toujours, alors ? »

Marquande vient poser une fesse sur la console et fait mine de remettre une mèche en place sur le front de Paul qui essaie de ne pas se détourner : « Ah ! la jeunesse, la jeunesse ! Quel bel acharnement scientifique ! »

A-t-elle encore bu ? Mais non, elle est assez proche pour qu'il sente son haleine, lourde et sucrée, mais sans trace d'alcool. Drogée ? Non, les pupilles sont normales. Paul la dévisage tandis qu'elle lui caresse les cheveux : peau fine, bien tendue sur l'ossature délicate, aristocratiquement pâle – pas d'ultraviolets pour Marquande de Styx : elle est fière

d'être dans la Cité, elle *est* la Cité; elle en décide les modes, les efface, les rétablit et, pouvoir moins important mais qui l'amuse encore de loin en loin, elle en mène la politique, elle-même ou par amants interposés, depuis... combien de temps ? Elle dit en riant : « Depuis toujours. »

Elle lève les yeux et rencontre le regard de Paul ; ses paupières battent comme si elle avait été surprise ; sa main retombe et pendant une fraction de seconde son masque se défait. Paul voit glisser dans ses yeux, sur sa bouche, une fragilité qui devrait l'émouvoir, qui le dégoûte. Il sait, et elle sait, que ce corps impeccable est maintenant une enveloppe usée par trop de réjuvenations, un mince vernis prêt à craquer d'un seul coup et sous lequel attendent les horreurs artificiellement retardées de la décrépitude.

Je serai comme elle.

Non, je me tuerai avant !

Il sourit devant la coloration mélodramatique de cette pensée. Inutile de se tuer, il devrait le savoir, maintenant : il suffit de refuser les traitements réjuvenateurs. Et appliqués après quarante ans, ils voient leur efficacité diminuer de moitié. *Tu as encore dix ans pour te décider, hypocrite.*

Marquande se méprend sur son sourire et pose un baiser sur sa joue, trop près de sa bouche : « Mon grand garçon n'a donc rien de mieux à faire la nuit que d'aller à la chasse aux mutants sauvages ? »

C'est donc cela. Qu'est-ce qui a déclenché ce soudain accès de tendresse... maternelle ? La femme et ses petits, tout à l'heure ? Ou autre chose qu'elle aura vu sur les autres écrans espionnant continuellement la Cité. Elle passe les bras autour du cou de Paul en réitérant sa question avec un petit bruit de gorge interrogateur et câlin, et Paul lui prend la taille

avec obéissance, en se demandant avec un mélange d'ironie et d'inquiétude s'il sera encore capable de fonctionner cette fois-ci. Mais on ne repousse pas Marquande de Styx. Surtout quand on est son fils.

3

C'était peu après le départ de Séréna. Grand-Père était en train de raconter une histoire à Élisabeth. Assise sur ses genoux, blottie contre lui, la tête dans son cou, elle sentait résonner sa voix contre son front. Il la berçait un peu en parlant, elle avait fermé les yeux. Elle connaissait l'histoire par cœur : c'était la petite fille qui habitait un château enchanté où tout le monde dormait. Il n'y avait là que des machines, même si elles faisaient tout ce que désirait la petite fille. Un jour, les machines s'arrêtaient, et la petite fille voyait une grande porte s'ouvrir et elle allait *Dehors*.

En général, arrivé à cette partie de l'histoire, Grand-Père ne racontait plus vraiment ; il posait des questions, et si Élisabeth ne pouvait pas répondre, il appuyait sur des touches et des écrans s'animaient, avec des images du *Dehors* (l'*Extérieur*, ou la *Surface*, comme il disait aussi). C'était immense, tout vert et bleu, ou tout blanc et noir, ou de toutes les couleurs rouges et brunes – c'était le *printemps*, l'*été*, l'*hiver* ou l'*automne*. Il y avait plein de bêtes

comme dans le parc, et de l'eau, mais plus nombreuses, les bêtes, plus forte, bondissante, écumante, l'eau (et de grands rideaux de glace, l'hiver, autour des cascades). Il y avait des *nuages*, parfois, dans le *ciel*. Et il y avait des gens, qu'on voyait toujours de loin, et Grand-Père arrêta alors l'image en disant : « Mais la petite fille n'est pas assez grande pour aller voir les gens. Elle ira quand elle sera grande. » Et Élixa savait alors, non sans une certaine inquiétude délicate, que la petite fille s'appelait sûrement Élixa, et que l'histoire n'en était pas vraiment une.

Grand-Père finirait bien par tout expliquer, elle ne s'en faisait pas. Et même, c'était son histoire préférée, à Élixa, parce que c'était le secret qu'elle partageait avec Grand-Père. « C'est notre histoire à nous », disait-il toujours – la première phrase de l'histoire, avant “ il était une fois ” – « il ne faudra la raconter à personne.

— Papa non plus ? » demandait le rituel ; et le rituel répondait : « Surtout pas Papa. »

Surtoupapapa, Surtoupapapa, aimait répéter Élixa quand elle était toute petite, et Grand-Père le lui disait de tout près pour la chatouiller avec sa moustache qui bougeait d'une façon si drôle quand il le faisait. Un jour, pourtant, elle avait demandé : « Pourquoi pas Papa ?

— Parce que c'est une SURPRISE ! » avait chuchoté Grand-Père, et Élixa s'était contentée de cette réponse. Ce serait bien de faire une surprise à Papa, pour changer. Papa ne venait pas souvent : une fois par mois, il passait une journée entière avec elle ; Élixa avait appris à compter les jours pour savoir quand il allait venir, mais il ne venait jamais le même jour, il lui faisait toujours la surprise. La journée, cependant, commençait toujours par le même jeu bizarre : Papa mettait à Élixa une sorte de chapeau de

fils, et il la coupait au bout d'un doigt. Ça ne faisait pas mal longtemps. D'ailleurs, le jeu consistait à avoir mal le moins longtemps possible, à guérir le plus vite possible. Il suffisait d'arrêter le sang et de refermer la coupure. Il lui avait expliqué : elle pouvait le faire si elle le voulait. Et elle le faisait. À mesure que le temps avait passé, les coupures étaient devenues plus profondes, jusqu'à l'os : maintenant, Papa endormait le doigt d'Élisa, avant de couper, pour qu'elle n'ait tout de même pas trop mal (elle avait appelé "Anesthésie" sa poupée qui fermait les yeux...), mais le jeu restait le même : fermer la coupure, le plus vite possible. Quand c'était terminé, Papa la félicitait, et il était très gentil pendant tout le reste de la journée : il l'emmenait à la fête dans le parc, sur les manèges, il lui achetait de la crème glacée et il lui racontait des histoires, avec des fées et des princesses, qui ressemblaient, sans y ressembler cependant tout à fait, à celles de Grand-Père.

Après tout, ce n'aurait pas été drôle si les deux amours de sa vie avaient fait la même chose tout le temps. Il y avait le monde de Grand-Père, et celui de Papa. Grand-Père, c'était la vie de tous les jours, ponctuée d'actions familières – se laver, s'habiller, manger... la durée du réel, égale, lisse, rassurante. Papa, c'était la fantaisie, l'imprévu, le rêve, malgré la régularité brillante du laboratoire où se déroulait le jeu préliminaire à sa journée. Élisa attendait chaque jour la surprise, et accueillait Papa avec gratitude, avec transport, même s'il n'était pas souvent là de la même façon que Grand-Père, même si elle ne pouvait pas souvent sentir – comme l'odeur du tabac, ou la chaleur de la lumière qui était Grand-Père – son plaisir d'être avec elle, son amour pour elle.

Ce jour-là (oui, Séréna était partie trois jours plus tôt), ce n'était pas un jour à questions, ni à écrans ;

Grand-Père n'avait même pas l'air de vouloir vraiment raconter l'histoire. Il avait eu une drôle de voix pour dire « Surtoupapapa », comme s'il avait été très fâché. De toute façon, il n'était pas vraiment là, Élixa avait un peu sommeil et elle n'écoutait qu'à moitié. Elle ne s'aperçut pas tout de suite que l'histoire était différente. Pas vraiment différente. Tout le monde dormait, et les machines s'arrêtaient, et la petite fille allait sortir Dehors... mais c'était le ton de Grand-Père qui était différent. Fâché. Le château-cité n'était plus un lieu enchanté. Il était vide, immobile, silencieux – effrayant. Et les gens qui y dormaient ne se réveilleraient jamais, jamais.

À ce moment-là, Grand-Père fit un drôle de bruit. Comme s'il étouffait. Ses bras se resserrèrent sur Élixa, la pressant durement contre sa poitrine. Et il ne bougea plus. Il ne dit plus rien. Élixa essaya de regarder sa figure, mais une des mains de Grand-Père était prise dans ses cheveux et lui bloquait la tête.

« Grand-Père ? »

Il ne répondait pas. Sa poitrine ne bougeait plus. Élixa se mit à rire, incertaine. Quel drôle de jeu. C'était sûrement un jeu ? Elle se tortilla pour échapper aux bras de Grand-Père, mais il la serrait trop fort : elle avait presque du mal à respirer. Et la main lui tirait les cheveux quand elle bougeait la tête.

« Grand-Père, arrête ! »

Pas de réponse. Élixa décida qu'elle n'aimait pas ce jeu-là. Elle répéta « Grand-Père, arrête ! » sur le ton plaintif qui annonçait les larmes, mais le signal ne fonctionna pas : Grand-Père resta parfaitement silencieux, parfaitement immobile. Tout à coup saisie de panique, Élixa se débattit violemment, sans résultat. Elle était prisonnière de ces bras rigides, de cette poitrine dure et immobile. Elle se mit à hurler.

Longtemps après, Papa arriva. Il toucha l'épaule de Grand-Père en disant : « Richard ? » Et, sans essayer de libérer Éliisa, il alla appuyer sur les touches du pilier le plus proche ; des images s'animent, qu'Éliisa ne put voir. Papa revint vers elle et elle se mit à pleurer : il était vraiment là, mais il était très fâché, ou très triste. Et il ne l'aimait pas tellement que ça. Il prit les bras de Grand-Père, essaya de les ouvrir. Puis il marmonna quelque chose entre ses dents, disparut du champ de vision d'Éliisa, et revint vers elle en tenant une sorte de bâton.

Il fit apparaître une flamme froide au bout du bâton, et commença à découper le bras droit de Grand-Père. Il était si calme en faisant cette chose horrible, et l'odeur que dégageait Grand-Père était si inhabituelle et si désagréable (une odeur de brûlé, mais pas du tout comme l'odeur du tabac) qu'Éliisa s'arrêta net de pleurer. Papa découpa complètement le bras, dégagea la main crispée dans les cheveux d'Éliisa, prit Éliisa dans ses bras. Mais elle n'avait d'yeux que pour la chose tombée par terre, et le moignon d'épaule de Grand-Père immobile, avec les choses fondues, et les bouts de fils.

Papa était très fâché, ou très ennuyé. En passant près du pilier, dans les écrans toujours allumés, Éliisa vit un vieil homme maigre et brun, avec des cheveux blancs et une moustache jaunie. Les écrans le montraient de face, de dos et de profil. Il était immobile, renversé en arrière dans un siège-couchette, avec une espèce de chapeau de fils sur la tête, les yeux fixes, la bouche ouverte sur des dents jaunes. Elle ne le reconnut pas tout de suite.



ÉLISABETH VONARBURG...

... est une des figures les plus marquantes de la science-fiction québécoise. Elle est reconnue tant dans la francophonie que dans l'ensemble du monde anglo-saxon et la parution de ses ouvrages est toujours considérée comme un événement. Outre l'écriture de fiction, Élisabeth Vonarburg pratique la traduction (*la Tapisserie de Fionavar*, de Guy Gavriel Kay), s'adonne à la critique (notamment dans la revue *Solaris*) et à la théorie (*Comment écrire des histoires*). Elle a offert pendant quatre ans aux auditeurs de la radio française de Radio-Canada une chronique hebdomadaire dans le cadre de l'émission *Demain la veille*.

Depuis 1973, Élisabeth Vonarburg a fait de la ville de Chicoutimi son port d'attache.

LE SILENCE DE LA CITÉ
est le dix-neuvième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en mars 2010
pour le compte des éditions



« L'UNE DES EXPLORATIONS LES PLUS DÉLICATES DU SEXE ET DE L'IDENTITÉ DEPUIS *LA MAIN GAUCHE DE LA NUIT*. L'UNE DES ŒUVRES MAJEURES DE LA SCIENCE-FICTION FRANCOPHONE. »

LOCUS

Le Silence de la Cité

Plus de trois siècles se sont écoulés depuis les catastrophes climatiques de la fin du second millénaire et les héritiers de la civilisation détruite, de plus en plus rares et de plus en plus désaxés, vivent dans une Cité souterraine avec leurs doubles technologiques.

Dernière enfant de cette Cité, Élixa est une petite fille aux capacités physiques étonnantes ; fruit des expériences génétiques de Paul, elle annonce une humanité résolument nouvelle.

Mais Élixa saura-t-elle se libérer du passé qui l'a littéralement modelée et, du même souffle, en libérer ses nombreux enfants ?

Et qu'en sera-t-il des hommes – et surtout des femmes – qui, hors les Cités, ont survécu à la barbarerie et aux mutations de toutes sortes ?

TEXTE INTÉGRAL



13,95 \$

7,90 € TTC

Extrait de la publication